

LA CONSPIRATION PRÉTORIUS

— **Thriller** —

ROMAN

LA CONSPIRATION PRÉTORIUS

Raymond JOURNOU

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L. 122-4 et L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média d'après Raymond JOURNOU

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-360-1

1. SOSIE

Bâillonné et solidement sanglé à un antique fauteuil de barbier, Oliver Logan ne montrait plus aucune résistance. La trentaine avancée, blond platine, une tronche de gosse de riche, il était conscient qu'il était vain de tenter de se défaire des liens qui le maintenaient fermement au siège, unique mobilier de cette cave dégueulasse, éclairée par une ampoule faiblarde.

Werner Klein, debout, le visage impassible, fixait son piteux vis-à-vis.

— Votre attitude est puérite. Nous savons tous les deux que vous racontez des craques. Alors, je vous le demande une dernière fois : à qui avez-vous parlé de notre « arrangement » ?

— Et je vous le répète : à personne ! bredouilla Oliver.

— Foutaises, oui ! Regardez-vous, bon sang ! Vous croyez que vous avez les moyens de déconner ?

Et d'un revers de main, il lui asséna une énième claque au visage.

*

À en croire l'odeur de moût stagnante, la cave avait sans doute servi un temps à stocker du vin. Une moiteur estivale et la saleté ambiante accentuaient davantage le sentiment de malaise planant dans ce sous-sol.

Oliver osait à peine regarder sa main droite, dont le majeur était fermement maintenu dans un petit étau de précision en acier fixé à l'accoudoir. Le doigt enflé commençait à bleuir.

Il ne saisissait pas l'ensemble des paramètres qui l'avaient entraîné dans cette galère, mais il savait qu'il n'aurait jamais dû insister pour quitter le domaine la veille au soir, et encore moins accepter le rôle trop bien payé qui l'avait amené quelques semaines plus tôt à rentrer dans la peau de Kevin Jensen, l'héritier du premier groupe de presse britannique. Pas moins de six quotidiens nationaux, une myriade de magazines et cinq chaînes de télévision composaient la holding britannique, sans oublier les activités annexes comme les sociétés de production, agences de publicité, etc.

Werner Klein se pencha vers son souffre-douleur.

— Vous ne me donnez pas le choix, Oliver.

Il s'inclina vers la mallette déposée à ses pieds.

— Désolé, chuchota-t-il, en sortant d'un mince étui de cuir une sorte d'aiguille à chapeau se terminant à une extrémité par une bille de nacre. Je vais enfoncer ce petit ustensile dans votre majeur. Cela sera douloureux, très douloureux. On n'imagine pas à quel point un objet aussi minuscule peut entraîner comme souffrances. Comprenez-moi Oliver, je veux être certain d'être pris au sérieux. Et cela vous donnera matière à réfléchir sur la pertinence de votre entêtement...

Alors qu'Oliver essayait désespérément, mais vainement de retirer son doigt de l'étau, Werner Klein fit lentement pénétrer l'aiguille d'acier sous l'ongle, bien au-delà de la lunule, endommageant au passage le tendon de l'extenseur. Le dard acheva sa course à la tête du métacarpe.

Le tissu qui assourdissait les mugissements d'Oliver ne pouvait atténuer toutefois la peur panique que son regard exprimait. Le visage ruisselant de sueur, il tentait, entre deux filets de bave, d'implorer son tortionnaire. Celui-ci l'observait sans ciller, comme s'il s'agissait d'une banale expérience de laborantin.

— Je vais maintenant desserrer le bâillon, annonça Werner Klein. Je vous recommande fortement de ne pas broncher, je ne supporte pas les cris... Épargnez-moi également vos gémissements, s'il vous plaît. Si vous avez compris, faites un signe de la tête.

Oliver opina difficilement et, à peine libéré, réfrénant laborieusement ses envies de hurler, se répandit en jérémiades :

— Werner, je vous en prie, je n'ai parlé à personne, croyez-moi, articula-t-il péniblement entre deux sanglots. Arrêtez, s'il vous plaît, Werner. Et d'abord, comment aurais-je pu contacter quelqu'un ? Je n'ai pas de portable, il n'y a pas d'ordinateur dans ce foutu château ; et les lignes téléphoniques sont sous votre contrôle.

— Tiens, tiens... Vous avez donc essayé de joindre quelqu'un à l'extérieur ?

— Vous voyez, je vous dis la vérité, se lamenta Oliver. S'il vous plaît, laissez-moi partir. Je garderai cette histoire pour moi. Je vous en prie !

— Alors vous n’avez contacté personne ? Ni par téléphone, ni de vive voix, ni par quelque autre moyen ? Vous en êtes certain ? Vraiment ?

— Je vous le jure, Werner...

L’entrave imprégnée de bave fut aussitôt réajustée, malgré les supplications horrifiées d’Oliver. Werner Klein, sans un mot, actionna lentement la petite manivelle de l’étau qui écrasa instantanément le doigt atrophié, l’aiguille toujours enfoncée. La douleur fut immédiate et extrêmement violente. Il ne fallut pas plus de trois longues secondes pour que le supplicié s’évanouisse.

Werner, le visage serein, desserra l’instrument, enleva la pointe d’un coup sec, ôta le bâillon et quitta la pièce.

Oliver reprit connaissance une demi-heure plus tard, agité de légers soubresauts. La brûlure lancinante s’amplifiait à chacun de ses mouvements, aussi infimes fussent-ils. Il constata également qu’il s’était pissé dessus. Une auréole nauséabonde maculait son pantalon hors de prix. L’humiliation, par-dessus le marché ! Son polo bleu ciel était, quant à lui, taché de sueur rance. Il resta immobile un long moment, se remémorant les six semaines passées en compagnie de Werner, d’Emma, et de Kate, sans omettre Nigel, mi-chauffeur de maître mi-chien de garde. Quelle farce !

*

Tout avait commencé par un coup de fil de Billy Johnson, son agent à Melbourne. Il lui avait trouvé un rôle sur mesure. Cela faisait plus de trois mois qu’il n’avait pas eu de proposition, même pour de la figuration. Le rendez-vous fut convenu pour le lendemain, en fin de matinée. Le gros Billy, environ cent cinquante kilogrammes,

patientait comme à son habitude, enfoncé dans son fauteuil en cuir dégingué, une canette de Coca tiède en main. À soixante ans passés, il n'avait jamais réellement percé dans le métier, mais il signait quand même un nombre suffisant de contrats pour s'assurer un train de vie qu'il jugeait acceptable.

— Tu ne peux pas rêver mieux, Oliver. Deux mois en Grande-Bretagne tous frais payés, et attends un peu de connaître le montant du cachet... Cinq mille livres par semaine. Tu te rends compte ? Tu n'as jamais gagné autant, pas vrai ?

— Et en dollars ?

— A peu près six mille cinq cents dollars australiens. De quoi voir venir, non ?

— Ouais, mais l'Angleterre...

— Tu crois que tu as les moyens de faire le difficile ? se moqua gentiment Billy. À six mille cinq cents dollars la semaine ? Je me permets de te rappeler que tu n'es pas une vedette qu'on sollicite tous les quatre matins...

— Tu as raison. Parle-moi de ton deal.

— Là, tu vas peut-être avoir une légère déception. En fait, il s'agit d'un rôle, hem, comment dire... privé ! Voilà, privé !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Un rôle privé ? Mais ça ne veut rien dire...

— Je veux dire par là qu'il ne s'agit pas d'un job pour le cinéma, ou le théâtre, poursuit l'obèse, un rien mal à l'aise. C'est-à-dire que j'ai reçu un appel, il y a une petite semaine d'un type qui avait passé

en revue les profils d'acteurs sur différents sites, et il a flashé sur ta gueule. Il m'a demandé un rendez-vous, et nous nous sommes rencontrés pas plus tard qu'hier. Il m'a questionné sur ce que tu faisais dans la vie, si tu étais marié, si tu étais un comédien professionnel, combien tu mesurais... etc. Enfin la totale, quoi !

— Et pourquoi n'est-il pas avec nous aujourd'hui ?

— Le mec est très pris. Apparemment, il gère un...

— Tu ne m'as toujours pas dit en quoi consistait ce rôle « privé ».

— Ah, oui... Voilà, en fait tu ressembles énormément à un de ses amis proches, un type très riche, paraît-il... Et cet ami a des problèmes de santé qui l'empêchent d'assurer certaines prestations. Tu me suis ?

— Pas vraiment, Billy.

— Enfin bref, ils ont besoin d'un gars qui se balade en public, le temps que l'original se rétablisse. Pas plus de six semaines... Voilà ! c'est un rôle de doublure, en quelque sorte. Alors, tu en dis quoi ? Tu prends ?

— À ce tarif-là...

— Ah oui, encore un détail : ton avion part dans deux heures trente. Et tu ne dois en parler à personne. Secret absolu ! Voilà, je n'en sais pas plus. Et si tu acceptes, je dois t'accompagner à l'aéroport en personne. Tu dois aussi me remettre ton portable... Au fait, tu as bien apporté tes papiers avec toi, comme je te l'avais demandé ?